

NIV SCHVARTZ

Langue, pouvoir et dissonance : pour une didactique critique du français langue étrangère à partir du roman noir

This article examines the noir novel as a critical linguistic and pedagogical resource for the teaching of French as a foreign language (FLE). Far from being a mere subdivision of crime fiction, the noir genre constitutes a heterogeneous discursive space where social, ideological, and linguistic tensions are dramatized. Its specificity lies less in narrative structure than in the conflictual dynamics of language it exposes: the friction between dominant institutional discourses and marginalized idioms, between standardized norms and their subversions. Drawing on sociolinguistic perspectives (Bourdieu) and the theory of dialogism (Bakhtin), the study argues that the noir novel foregrounds the polyphony and power relations inherent in all linguistic practices. As such, it serves as a privileged site for developing critical language awareness in FLE contexts. By engaging learners with linguistic variation, sociolectal diversity, and the symbolic charge of “non-legitimate” forms of speech, the noir novel enables a pedagogy grounded in empowerment (Freire, Cummins) and the negotiation of subjectivity. The article proposes that incorporating noir fiction into FLE shifts language teaching from a normative model toward a critical, relational, and interpretive approach, in which learners explore the language as a space of social struggle, identity formation, and discursive agency.

Le roman noir constitue un objet privilégié pour repenser l'enseignement du français langue étrangère (FLE) à la lumière des tensions et des hiérarchies linguistiques qu'il met en scène. En mobilisant la polyphonie des voix, la variation des registres et la marginalité linguistique, ces textes permettent d'appréhender la langue non comme un code neutre, mais comme un espace social traversé par des rapports de pouvoir et de légitimité. Dans une perspective ouverte aux apports de la sociolinguistique, et en s'appuyant notamment sur les réflexions de Bourdieu et de Bakhtine sur le langage cet article propose de montrer comment le roman noir expose les tensions entre

discours dominants et langages subalternes, tout en offrant un matériau heuristique pour la didactique du français langue étrangère. Dans une première partie, il analysera brièvement le roman noir comme champ de conflictualité discursive, en mettant en évidence la confrontation entre voix institutionnelles et voix marginales, ainsi que les stratégies stylistiques qui mettent en crise la légitimité normative. La seconde partie s'attachera aux implications pédagogiques de cette approche, en montrant comment l'exploitation des tensions discursives et de l'hétérogénéité langagière permet de développer chez les apprenants la compétence critique, la conscience sociale du langage et une subjectivation réflexive de la langue, transformant ainsi la salle de classe en un espace dialogique et pluriel.

Il convient toutefois d'apporter une précaution terminologique préalable. L'expression « roman noir », employée ici comme catégorie opératoire, ne renvoie ni à un ensemble homogène de pratiques langagières ni à un corpus strictement unifié sur le plan historique, stylistique ou sociolinguistique. Sous cette désignation se côtoient en effet des usages très différenciés de la langue non normée, de l'argot et des sociolectes, selon les contextes d'énonciation, les périodes et les projets esthétiques des auteurs. Pouy n'est pas Simenon, pas plus qu'il n'est Simonin ou Izzo : chacun engage une poétique singulière de la marginalité linguistique, irréductible à un modèle unique. L'enjeu de cet article n'est donc pas de postuler une essence linguistique du roman noir, mais d'envisager ce champ comme un espace de variations, de tensions et de conflits discursifs, au sein duquel la langue se donne à lire comme pratique sociale située et comme lieu de négociation symbolique.

1. Le roman noir comme champ de conflictualité discursive

Langue, idéologie et pouvoir : vers une approche sociolinguistique du roman noir

Le roman noir naît, historiquement, d'un double déplacement : esthétique et social. Émergeant à la marge du canon, ses textes — qu'ils soient issus de la tradition américaine (Hammett, Chandler, Thompson) ou de ses déclinaisons françaises (Malet, Manchette, Daeninckx) — se situent dans une zone d'indétermination entre littérature populaire et littérature critique. Cette position liminaire est précisément ce qui en fait un terrain d'observation privilégié des mécanismes de légitimation culturelle et linguistique. Le roman noir ne parle pas seulement du crime ou de la transgression : il parle *dans* une langue

traversée par la violence symbolique des hiérarchies sociales, qu'il exhibe et déstabilise tout à la fois.

L'étude du roman noir comme objet littéraire et linguistique conduit dès lors à interroger le langage dans sa dimension sociale et hiérarchisée. Pierre Bourdieu souligne que « l'usage du langage, c'est-à-dire aussi bien la manière que la matière du discours, dépend de la position sociale du locuteur qui commande l'accès qu'il peut avoir à la langue de l'institution, à la parole officielle, orthodoxe, légitime » (Bourdieu, 1982 : 129). Cette perspective éclaire la façon dont le roman noir construit son univers discursif : en multipliant les voix situées aux marges des espaces de légitimité — petits délinquants, policiers de terrain, témoins ordinaires — il met en évidence l'inégale distribution des ressources linguistiques et des possibilités de prendre la parole. Les choix lexicaux, les tournures, les silences ou les brusqueries verbales ne relèvent alors plus d'une simple caractérisation, mais témoignent des positions sociales qui les rendent possibles¹. Le roman noir devient ainsi un lieu où se révèlent les rapports de force symboliques qui traversent la société, en montrant comment certaines paroles s'imposent, tandis que d'autres restent disqualifiées. À travers la confrontation entre voix dominantes et idiomes subalternes, ce genre donne à lire la stratification sociale du discours et la distribution inégale du pouvoir symbolique au sein du champ linguistique.

Sur le plan linguistique, cette violence se manifeste à travers ce que Bourdieu appelle la *marchandisation* du discours : certains registres, accents ou formes syntaxiques acquièrent une valeur sociale, tandis que d'autres sont disqualifiés (Bourdieu, 2001 : 100-110). Le roman noir, en intégrant ces formes minorées — argot, sociolectes, tournures orales, emprunts vernaculaires — renverse la logique hiérarchique du « marché linguistique » et expose les mécanismes d'exclusion qui sous-tendent la norme. Ainsi, la mise en scène de la parole dans le roman noir n'a rien d'innocent : elle constitue un geste politique.

La dimension critique du genre ne réside donc pas seulement dans ses thématiques (corruption, injustice, marginalité), mais dans son traitement du

¹ Comme en atteste la formule désormais proverbiale « *Touchez pas au grisbi !* », titre et réplique-pivot du roman éponyme d'Albert Simonin, le langage du milieu déploie une série de termes argotiques dont la fonction dépasse la simple colorisation stylistique pour devenir indicateur de positions sociales situées. Cette expression, littéralement « ne touchez pas à l'argent », opère non seulement comme un cri de conflit mais comme une marque de légitimité vernaculaire inscrite dans le discours narratif.

langage. Par sa poétique de la rupture et de la contamination des registres, le roman noir rend manifeste le caractère construit et arbitraire de la légitimité linguistique. Il révèle que la langue n'est jamais un instrument transparent, mais le théâtre d'un rapport de forces où s'affrontent des visions du monde. En cela, le roman noir rejoint la perspective bourdieusienne selon laquelle parler, c'est se situer dans l'espace social — ou, plus précisément, dans un espace de pouvoir symbolique que la fiction vient déjouer par le biais de la stylisation.

Cette approche sociolinguistique permet d'envisager le roman noir non plus comme un simple divertissement ou un produit culturel, mais comme un dispositif critique : une écriture qui exhibe la matérialité conflictuelle du langage. Ce qui est en jeu, ce n'est pas seulement la représentation d'un monde social, mais la mise en crise de la langue elle-même comme médium du pouvoir et instrument de la domination.

La polyphonie bakhtinienne et la critique du logos dominant

Dans la perspective de Mikhaïl Bakhtine, le roman se définit par sa capacité à accueillir la pluralité des voix sociales et à mettre en scène leur interaction dialogique (Bakhtine, 1984 : 6-8). Le roman noir radicalise cette potentialité en érigeant la polyphonie au rang de principe esthétique. Là où d'autres genres tendent à harmoniser les discours, le roman noir en accentue la dissonance. Les voix s'y superposent sans se résoudre : celle du narrateur désabusé, celle du policier, du journaliste, du criminel, du témoin ou de la victime. Chacune porte un fragment de vérité, mais aucune ne détient le sens total.

Ce que Bakhtine nomme *dialogisme* trouve ici une intensité particulière. Le roman noir met en jeu non seulement des voix différentes, mais des *langages sociaux* hétérogènes. Ces « langues » — au sens large de formations idéologiques et stylistiques — se rencontrent dans le texte comme sur une scène conflictuelle. L'écriture devient alors un espace où se révèlent les tensions entre discours de l'institution et discours de la rue, entre le logos rationalisant de l'ordre et la parole opaque du désordre (tensions qui, par ailleurs, se contaminent et s'absorbent dans un processus d'*Aufhebung* hégélien, où chaque pôle conserve sa trace tout en étant subverti et transcendé).

Ainsi, la polyphonie du roman noir n'est pas seulement une question formelle ; elle est aussi un geste critique. En refusant l'univocité, elle sape le fondement même de la parole d'autorité. Cette résistance à la clôture du sens constitue l'une des modalités les plus puissantes de la subversion littéraire (dans les récits de Manchette ou de Daeninckx, par exemple, le discours policier —

porteur de rationalité et de légitimité — se trouve sans cesse parasité par les registres populaires, les « dérapages » syntaxiques ou les métaphores corrosives du narrateur. Cette friction produit un effet de désacralisation du discours institutionnel et invite à repenser la langue comme champ de dissensus).

Dans cette optique, le roman noir peut être lu comme une critique immanente du logos dominant. Il déconstruit l'illusion d'une langue neutre, objective, homogène, en lui opposant une langue de la faille et de la dissonance. Le texte devient le lieu d'une performativité linguistique où se joue le rapport du sujet à la norme. C'est là que se dessine sa pertinence didactique : il offre au lecteur, et notamment à l'apprenant de français, une expérience de la langue comme hétérogénéité, comme tension entre discours concurrents.

La lecture du roman noir engage alors une posture herméneutique particulière : elle suppose d'écouter les voix multiples du texte, d'en reconnaître les rapports de domination et de résistance. Ce processus de lecture polyphonique, à la fois analytique et éthique, ouvre la voie à une pédagogie dialogique de la langue, où comprendre revient à confronter des points de vue, des idiomes, des imaginaires linguistiques. En cela, la poétique du roman noir rejoint pleinement le projet bakhtinien d'une théorie du langage comme interaction sociale et comme espace d'altérité. Nous reviendrons dans la seconde partie sur la valeur didactique de ces aspects.

La marginalité linguistique comme matrice esthétique

Le roman noir, parce qu'il inscrit dans sa forme la parole des marges, constitue un observatoire privilégié des tensions sociales. Cette marginalité linguistique — argot, vernaculaire, syntaxe déviée ou rythme syncopé — devient le moteur de son esthétique, transformant la langue en instrument de mise en scène symbolique plutôt qu'en simple miroir social. En introduisant des formes non standard, ces textes produisent un idiome hybride où norme et transgression coexistent, comme l'illustrent Albert Simonin dans *Touchez pas au grisbi* et Jean-Claude Izzo dans sa trilogie marseillaise. L'argot et les variations syntaxiques ne reproduisent pas seulement la réalité sociale ; ils construisent un univers fictionnel où l'écart devient matière textuelle, révélant la conflictualité et la créativité inhérentes au langage.

Cette hybridité possède également une valeur heuristique : elle expose les structures invisibles du pouvoir linguistique et déstabilise l'idée de pureté normative, mettant en question la frontière entre langue légitime et langue marginale. Sur le plan didactique, elle constitue une ressource critique : le

roman noir invite à concevoir la langue comme un ensemble de pratiques sociales hétérogènes à explorer, permettant aux apprenants de développer une conscience des valeurs sociales du discours et une compétence métalinguistique. En plaçant la langue dans un état de tension permanente, le roman noir transforme le conflit linguistique en esthétique et fait de la lecture un espace de subjectivation et de réflexion critique.

Parce qu'il donne à voir la langue comme un espace stratifié, traversé d'idéologies, de contradictions et de voix dissonantes, le roman noir ne se limite pas à un objet d'analyse sociolinguistique : il devient un matériau privilégié pour repenser les enjeux de l'enseignement du français. C'est ce glissement — du diagnostic critique à l'usage pédagogique — que la seconde partie de cet article se propose d'examiner.

II. Penser le roman noir comme dispositif didactique

De la littérature à la langue : la valeur heuristique des tensions discursives

Intégrer le roman noir dans la didactique du français langue étrangère suppose un déplacement du regard sur ce que l'on entend par « enseignement de la langue ». Il ne s'agit plus seulement d'acquérir un code linguistique normé, mais de comprendre la langue comme un système dynamique, stratifié et conflictuel. En cela, le roman noir offre un laboratoire textuel où se révèlent la complexité des usages, la pluralité des voix et la matérialité sociale du langage.

Dans la tradition de la didactique des langues, la littérature a souvent été mobilisée à des fins lexicales, grammaticales ou culturelles. Or, le roman noir permet de dépasser cette approche instrumentale pour penser la littérature comme espace d'expérimentation linguistique. Les tensions discursives qu'il met en scène — entre registres, sociolectes et idiomes — ne sont pas de simples variations stylistiques : elles représentent des conflits de légitimité linguistique, de valeurs symboliques et d'identités discursives. Ces tensions deviennent alors des objets d'analyse et de réflexion pour l'apprenant.

Le travail sur ces frictions discursives contribue à une didactique critique de la langue, au sens où il engage une prise de conscience des rapports de pouvoir inscrits dans les pratiques langagières. Inspirée de Paulo Freire, cette approche considère l'enseignement du FLE non comme une simple transmission de normes, mais comme un processus de conscientisation (*conscientização*) : apprendre une langue, c'est aussi comprendre le monde social qu'elle véhicule et les hiérarchies qu'elle institue. Dans cette perspective, Freire définit la *conscientização* comme un processus d'émancipation critique médié par le

langage, permettant aux apprenants de développer une lecture réflexive de leur réalité sociale et d'agir sur celle-ci par la parole ((Freire, 1968 : 108-109). Dans le prolongement de cette pensée, Jim Cummins propose, dans une approche sociolinguistique, le concept d'« empowerment linguistique », entendu comme la capacité des locuteurs minorés à reconquérir un pouvoir symbolique à travers leurs pratiques langagières (Cummins, 1986 : 18-36). Il est essentiel d'approfondir l'analyse des mécanismes par lesquels ces frictions se manifestent et d'examiner les implications pédagogiques concrètes de cette perspective critique, notamment en termes de développement de la compétence interculturelle et de l'esprit critique chez les apprenants. Cette démarche s'inscrit dans une perspective socioculturelle de l'apprentissage des langues, reconnaissant que la langue n'est pas un système neutre, mais un vecteur de représentations et de valeurs.

Ainsi, loin de figer la norme, le texte noir en propose une mise en crise pédagogique : il donne à voir la langue dans son fonctionnement concret, social et idéologique.

L'apprenant est amené à identifier les marqueurs sociaux du discours, à repérer les effets de domination symbolique et à situer les formes de la parole dans leur contexte d'énonciation. Cette compétence interprétative, véritable littérature critique, constitue l'un des objectifs majeurs d'une didactique du FLE ancrée dans la réflexion linguistique et sociale.

Vers une pédagogie critique : lecture, altérisation et conscience linguistique

L'usage du roman noir en didactique du FLE ne se limite pas à un enrichissement thématique : il propose de transformer la lecture en un espace réflexif, où la langue devient un instrument de compréhension critique du monde et des relations sociales.

Dans la perspective de Paulo Freire, toute pédagogie authentique suppose un rapport dialogique au savoir. Le dialogue n'est pas seulement une méthode d'enseignement ; il est un principe de transformation sociale. Lire un texte, c'est entrer en dialogue avec lui — c'est-à-dire reconnaître en lui un sujet parlant, porteur d'une expérience située. Le roman noir, par la multiplicité de ses voix et la densité de ses contextes sociaux, favorise précisément ce type de rencontre dialogique.

L'apprenant est ainsi amené à reconnaître la dimension située de toute parole : la langue n'est pas un code universel, mais un espace de positionnement. Dans cette optique, la lecture du roman noir devient une

expérience d'altérisation linguistique. En rencontrant des voix marginales, en affrontant des registres étrangers ou déroutants, l'apprenant découvre que la langue est traversée par l'altérité — et que cette altérité est constitutive de la communication.

Cette approche rejoint également la conception glissantienne du langage comme *relation* : Édouard Glissant invite à lire entre les langues, c'est-à-dire à percevoir les frictions et les opacités comme des éléments productifs du sens (Glissant, 1990 : 130)². En contexte didactique, cela signifie que la difficulté linguistique, loin d'être un obstacle, peut devenir une ressource pour la pensée. Le roman noir, avec ses zones d'opacité et de dissonance, engage une lecture lente, réflexive, qui stimule la compétence métacognitive et la conscience linguistique.

Sur le plan pédagogique, cette orientation se traduit par des pratiques d'analyse critique du texte. L'enseignant peut, par exemple, inviter les apprenants à :

- identifier les différents registres de langue et en analyser les valeurs sociales ;
- repérer les marqueurs d'autorité et de résistance dans les discours représentés ;
- réfléchir à la manière dont la langue structure la perception du réel ;
- comparer les effets de traduction ou d'adaptation d'un idiome marginal à une norme.

Ces activités développent une compétence discursive critique : les apprenants apprennent à interpréter la langue comme un système de signes porteurs d'enjeux sociaux. En même temps, elles favorisent la formation d'une subjectivité linguistique consciente de sa propre inscription dans le champ du pouvoir symbolique.

² Glissant conçoit le langage non pas comme un simple instrument de communication, mais comme une relation vivante entre sujets et cultures, où chaque langue est à la fois singulière et ouverte à l'autre. L'injonction à « lire entre les langues » invite à percevoir non pas seulement les correspondances, mais aussi les frictions, les opacités et les zones d'incompréhension, qui deviennent des éléments productifs du sens. Dans cette perspective, le sens n'émerge pas de la maîtrise stricte d'une norme linguistique, mais de la rencontre et de l'échange entre divers répertoires linguistiques, favorisant un apprentissage critique et une pensée ouverte à l'altérité. Cette approche éclaire, par exemple, la manière dont l'hybridité langagière dans le roman noir peut être comprise comme une forme d'« écriture de la relation », où les écarts, argots et variations deviennent matière poétique et critique.

Enfin, cette pédagogie du roman noir s'inscrit dans un projet plus large de didactique de la relation. Il ne s'agit plus seulement d'enseigner le français comme langue-cible, mais de construire un espace d'échange interculturel où la langue devient médiatrice d'altérité. La lecture de textes noirs, avec leur mosaïque de voix, de cultures et de discours, permet de repenser la salle de classe comme lieu de cohabitation linguistique. Loin d'imposer une norme unique, elle ouvre la possibilité d'un apprentissage pluriel, où l'écoute de la dissonance devient la condition même du sens.

Conclusion

Mobiliser le roman noir en didactique du FLE implique de repenser le rapport à la langue et à son enseignement. En centrant la pédagogie sur la dissonance, la polyphonie et la conflictualité des discours, cette approche transforme la langue en objet de pensée et de relation, et non plus en simple code à maîtriser. Par son hétérogénéité linguistique et sa conscience sociale, le roman noir permet d'interroger les rapports entre langage et pouvoir et de former des apprenants capables de naviguer dans la pluralité et la différence. Ancrée dans une poétique de la dissonance, cette perspective valorise la friction comme source de sens et la relation comme finalité de l'apprentissage. Enseigner le FLE à partir du roman noir revient ainsi à enseigner une manière d'écouter le monde dans ses voix multiples et ses tensions.

Bibliographie

- BAKHTIN Mikhail (1984), *Problems of Dostoevsky's Poetics*, Minneapolis, University of Minnesota press. DOI : 10.5749/j.ctt22727z1
- BOURDIEU Pierre (2001), *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, Coll. « Points Essais ».
- CUMMINS Jim (1986), "Empowering Minority Students: A Framework for Intervention" Cambridge, Harvard Educational Review, 56 (1), p. 18-37. DOI : 10.17763/haer.56.1.b327234461607787
- FREIRE Paulo (2021), *Pedagogia do oprimido*, Rio de Janeiro, Paz e Terra.
- GLISSANT Édouard (1990), *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard.

NIV SCHVARTZ

Université Eötvös Loránd de Budapest
ORCID : 0009-0003-3172-1919